

LE NID DES AIGLES

Cette histoire n'est pas une tragédie : les tragédies se dénouent, elles n'éternisent pas l'intolérable. Les coupables n'y jouissent pas d'une impunité joyeuse qui leur fait le teint doré et les yeux clairs, et les victimes ne viennent pas de leur plein gré assister à leur triomphe. Moi, chaque été me ramène à la maison forte, et chaque jour je me glisse au premier rang des spectateurs : Diane est debout au bord du rempart, telle que je l'ai vue la première fois avec sa silhouette d'adolescent vêtu de jeans, ses boucles anarchiques et son regard d'eau vive. Dressé sur son poing ganté de cuir, elle porte un aigle brun qu'elle promène à la ronde. Puis, l'oiseau se détache de sa main et s'élève peu à peu en cercles de plus en plus vastes, porté par les courants de l'air sur ses larges ailes immobiles qu'il a déployées comme des voiles. Déjà ne reste qu'un point noir bientôt avalé par l'azur. Les minutes s'écoulaient, et la foule retient son souffle. Plus rien qui trouble la profondeur bleue du ciel. Mais Diane vient d'agiter le leurre et le point noir reparait. Il grossit, se rapproche en tournoyant. Brusquement, l'oiseau replie ses ailes et se laisse tomber à pic. Des serres, il s'accroche au poing ganté que Diane a tendu pour l'accueillir. Elle s'est inclinée d'un mouvement flexible de la taille, puis se redresse en riant. La foule applaudit la performance. Moi aussi j'ai applaudi la première fois.

Lorsque j'ai connu Diane et son frère, ils venaient d'ouvrir au public cette maison forte qu'ils avaient baptisée Le Nid des Aigles. Le spectacle qu'ils avaient conçu en faisant voler leurs oiseaux leur permettait de vivre de leur passion pour les rapaces. Diane et Kévin les dressaient lentement, avec un art d'un autre âge dont ils m'ont toujours tu les secrets. Ils taisaient beaucoup de choses, mais quand il ne m'exaspérait pas, j'ai souvent trouvé du charme à ce silence. Tout au moins avant d'avoir compris ce qu'il cachait.

Ils avaient les mêmes cheveux pâlis par le soleil, les mêmes yeux coupants et clairs. Avec sa souplesse de plante sauvage, Diane me faisait songer à une fleur tenace, plus fraîche d'être battue par la pluie et le vent. Elle m'avait séduit d'emblée, et je ne revins assister au spectacle que pour essayer de la connaître. Je fus long à vaincre sa réserve, ou devrais-je dire son dédain ? Diane et Kévin traitaient leur public avec hauteur, avarés de réponses et de sourires. Je me heurtai d'abord à un mur, d'autant qu'ils étaient unis dans leur refus comme dans leur passion pour les oiseaux. C'est d'ailleurs en m'appliquant à la partager que j'entamai leur résistance. J'obtins d'assister aux soins qu'ils prodiguaient chaque jour aux rapaces, et, aux nuances du plumage, à la technique du vol, j'appris à distinguer les espèces les plus proches. Quand ils sortaient à cheval, ils me prêtaient parfois une monture. Nous parcourions la montagne, prairies dorées d'herbe mûre et bois traversés de lumière blonde, Kévin et Diane le faucon au poing. Lorsqu'ils trouvaient un endroit propice, ils libéraient les oiseaux, et j'admirais leur vol de virtuoses. Au retour, ils me gardaient à dîner. Nous avions des veillées silencieuses : Kévin lisait un traité de fauconnerie ; assise aux pieds de son frère, sa tempe appuyée à son genou, Diane écoutait pétiller le feu. Dirai-je pour autant que nous étions intimes ? Peut-être, mais dans la mesure très faible où ils pouvaient l'être avec quiconque. En fait je restais sur le seuil. A peine savais-je qu'ils avaient un autre frère, Guillaume, un ornithologue qui faisait des recherches en Amazonie. Il régnait entre eux une tendresse intense et pudique, aux gestes rares, une entente inviolable et lisse qui m'excluait sans conflit. Aussi je rêvais de délabrer cette harmonie fraternelle ; Kévin devenait l'obstacle et le rival dont je voulais triompher. Mais je ne les soupçonnais encore de rien de trouble. La certitude m'est venue d'un coup, mais elle m'est venue beaucoup plus tard.

Plus les semaines passaient, plus je désirais Diane, mais ce fut l'accident de Guillaume qui m'offrit la chance que j'attendais. Au cours d'une expédition périlleuse, il fut victime de fractures assez graves ; la nouvelle décida Kévin à le rejoindre aussitôt, comme me l'apprit sa

sœur le lendemain de son départ. Je n'assistai pas à leurs adieux. Kévin, je suppose, tenta de réconforter la jeune femme, mais il était sans doute trop inquiet lui-même pour la tranquilliser beaucoup. C'est du moins ce que j'imagine, car pas plus qu'avant Diane ne se montra portée aux confidences ; cependant elle avait perdu la gravité joyeuse qui illuminait son teint et son regard, et ses joues pâlies, sa voix plus brève, disaient assez son désarroi.

Je me gardai bien de forcer son silence, mais, avec l'absence de Kévin, sa charge devint si lourde que je sus me rendre indispensable. J'allais chercher dans leur volière les oiseaux que Diane montrait au public, et, quand elle les nourrissait, c'était moi qui portais la sacoche emplies de viande. Elle pénétrait dans les cages en leur parlant d'une voix douce, puis leur tendait les morceaux qu'ils cueillaient entre ses doigts. Elle montrait tant d'aisance parmi ces créatures superbes au bec meurtrier, aux yeux brillants et fixes comme des bijoux, que j'en éprouvais autant d'admiration que de malaise : on l'aurait crue au milieu des siens. Je rêvais de l'arracher à cette compagnie carnassière. Entourée de ses rapaces, elle me semblait couverte d'une armure dont j'aurais voulu la dévêtir.

J'y parvins. Quand je me demande aujourd'hui ce qui l'a poussée dans mes bras, je me heurte à une évidence humiliante : elle m'a cédé sans plaisir et sans amour, par seul appétit de réconfort. A l'époque, cependant, je vivais dans un mensonge euphorique. Je me sentais capable de l'enlever à la maison forte et de l'emmener dans mon pays de plaines et de forêts sableuses. Paradoxalement, le retour de Kévin m'y aida.

Même au cours de notre vie commune, Diane ne m'a jamais confié ce qui s'est passé entre eux ce soir-là. Pourtant je suis sûr qu'elle révéla tout à son frère, parce qu'elle n'imaginait pas de lui mentir. Elle n'avait pas prévu sa violence : la brutalité de Kévin lui parut d'autant plus injuste que je n'avais été pour elle qu'un épisode sans avenir. Bref, il dut se montrer si blessant qu'elle se cabra dans le défi. Elle descendit en pleine nuit à mon hôtel et vint frapper à la porte de ma chambre, en déclarant d'emblée qu'elle voulait partir avec moi. Elle me parut

calme, sans larmes mais le teint exsangue. Je suppose que tous deux, très vite, furent dévorés de regrets, mais ils s'entêtèrent dans l'orgueil, ou s'enlisèrent dans la honte : ils ne pouvaient se pardonner à eux-mêmes et n'imaginaient pas que l'autre pardonât. Ils étaient du même métal : capables de se broyer le cœur.

Si peu qu'elle m'en ait dit, je m'étonne aujourd'hui de ma naïveté : des réactions aussi passionnelles auraient dû me paraître suspectes. Mais je la croyais enfin à moi, et cela me suffisait. Elle me suivit en Sologne, où je tins à l'épouser. Je lui offrais une maison spacieuse, l'aisance, la proximité de la forêt et d'un manège. Elle accepta tout, le sourire aux lèvres et la lassitude au fond des yeux. Fidèle à mon illusion, je lui répétais qu'elle et son frère étaient trop attachés l'un à l'autre, que, passée cette crise nécessaire, ils rétabliraient une relation plus apaisée. Elle secouait la tête, inconsolable. Je sentais qu'elle se lassait de mes prévenances et qu'elle se contentait de subir mes caresses. Elle était absente, hantée, consentant à tout et ne trouvant goût à rien, d'une indifférence implacable. J'aurais préféré me heurter à des refus, à de la colère, à des larmes, plutôt qu'à cette inertie exaspérante, à cette égalité d'humeur qui ne me laissait aucune prise. Elle allait bien, à l'entendre. Lorsque je voulais en savoir plus, elle retombait dans le silence. Elle quittait la pièce si je me risquais à élever la voix.

Dans cette impasse, j'en vins à souhaiter une réconciliation avec Kévin. Comble d'inconscience, j'allais proposer de m'entremettre. Ce fut lui qui m'épargna ce ridicule en faisant le premier pas. Un soir, il appela Diane au téléphone. Elle devint plus pâle encore. Il parla beaucoup, elle répondait brièvement, d'une voix nouée. Je me tenais dans une autre pièce, mais je crus entendre qu'elle pleurait. Quand elle vint me retrouver, ses joues translucides avaient rosé, et ses yeux brillaient à nouveau comme une eau limpide. Elle me demanda de l'écouter sans l'interrompre. Je pressentis vaguement un désastre, mais la violence du coup n'en fut pas amoindrie.

Notre mariage était une erreur, m'expliqua-t-elle, comme auparavant notre liaison. En acceptant mes soins affectueux, elle avait sans le vouloir abusé de mes sentiments pour elle. Kévin la ramènerait à la maison forte. Elle me demandait d'accepter le divorce, et me croyait assez généreux pour comprendre sa décision.

Sans doute savais-je qu'elle ne m'aimait pas, mais j'avais sans cesse fui l'évidence et je gardais l'espoir de la gagner un jour. Maintenant, la certitude explosait dans ma tête. Ce que son chagrin déraisonnable n'avait pu faire, son discours trop raisonnable l'accomplit et je basculai dans la fureur. Ses derniers mots surtout m'avaient mis hors de moi : elle osait me demander de la comprendre ! Eh bien oui, je la comprenais enfin, je la comprenais trop tard ! Je l'accusai de coucher avec son frère dans les termes les plus crus, avec une complaisance dans les images obscènes que son silence exaspérait encore. En même temps, j'avais honte de ce flot de paroles sales qui débordait de mes lèvres, parce que je sentais que je commettais une autre erreur en m'acharnant à dégrader une entente où la connivence des corps n'était peut-être pas la plus essentielle. A la fin ce fut le désespoir qui l'emporta : je suppliai Diane avec des larmes, je l'implorai de pardonner mes insultes et de rester avec moi. Elle me traita avec compassion et fermeté. Sa décision était prise, et elle n'y reviendrait pas.

Les jours suivants furent pour moi un cauchemar dont je garde un souvenir trop humiliant pour m'y attarder beaucoup : je perdis toute maîtrise ; Diane fut irréprochable. A l'arrivée de Kévin, je refusai de le voir, mais j'assistai à leurs retrouvailles par la fenêtre de mon bureau. Ils ne se prodiguèrent aucune effusion choquante. Je vis seulement Diane se lover contre son frère comme un animal rejoint un abri sûr. Ils partirent très vite, et j'eus tout loisir de les imaginer faisant étape à l'hôtel et partageant la même chambre. Je me vautrai dans des évocations hideuses dont je me torturais à plaisir.

Les mois passèrent. Je m'opposai au divorce. Ce n'était qu'un refus symbolique dont je ne pouvais rien espérer, mais je m'accrochais à ce symbole qui me rattachait encore à Diane.

Elle ne m'en tint pas rigueur, tant ce lien lui paraissait fictif, et cette indifférence accrut mon amertume. De loin en loin, je recevais des lettres cordiales où elle me parlait de ses oiseaux, des progrès de leur dressage, des spécimens nouveaux que son frère venait d'acquérir. Ce courrier déchaînait en moi des ravages, comme si le bec de ses rapaces m'avait dépiauté le cœur. Je suis sûr qu'elle n'en soupçonnait rien. Mais dans mon désarroi il m'arrivait de croire le contraire : j'imaginai qu'elle prenait plaisir à ma souffrance et je lui écrivais des pages emplies de griefs sanglants et d'accusations immondes. Je ne les envoyais jamais. Je rédigeais un mot bref et amical, puis je retombais dans mes obsessions contraires. Tantôt, je prêtai au couple fraternel une dépravation ignoble, des raffinements de perversité dans le plaisir que je me figurais en détail avec un acharnement malsain. Tantôt leur inceste me semblait le prolongement légitime et presque chaste d'une complicité d'âme et de cœur. Les deux m'étaient également insoutenables. Un jour, je reçus une carte d'Amazonie où Diane et Kévin passaient leurs vacances avec Guillaume. Que savait-il, celui-là, des liens de son frère et de sa sœur ? Rien, sans doute. Les membres d'une même famille peuvent tout ignorer les uns des autres. Lui aussi devait être leur dupe, comme je l'avais été si longtemps.

Chacun sait depuis Racine que les jaloux sont épris de leur tourment. Aussi l'été me revit-il à la maison forte. Je séjournais dans le même hôtel, et dès le premier jour je montai jusqu'au Nid des Aigles. Diane et Kévin m'attendaient. Elle m'embrassa sur la joue comme si elle n'avait jamais été ma femme ; il me serra la main comme si je n'avais jamais été son rival. Ainsi notre amitié reprit-elle sans gêne apparente. Pour eux la parenthèse était close : j'étais redevenu le comparse anodin, le familier qu'on accueille de bon cœur parce qu'on ne l'admet à rien d'intime. Que j'aie su leur secret ne les dérangeait pas : ils étaient pudiques mais sans honte, et se contentaient de mon silence. D'ailleurs leur réserve restait exemplaire. Mais les gestes les plus fugitifs et les plus chastes, un bras jeté autour de la taille, une tête inclinée sur une épaule, suffisaient à me mettre au supplice. Naturellement je n'en manifestais rien : laisser

paraître mes sentiments m'aurait condamné à la rupture ; et quitte à souffrir par Diane, j'avais choisi de souffrir en profitant de sa présence. Cet été-là, elle avait pour favori un autour au plumage de neige dont la beauté rehaussait la sienne. Quand elle l'emmenait voler dans les alpages au trot dansant de son andalou et que sa silhouette se découpait sur le fond bleuté de la montagne, portant l'oiseau sur son poing brandi dans une poussière de soleil, elle semblait enchâssée dans un tableau précieux dont la beauté me serrait la gorge. Cette souffrance m'enchaînait à elle bien plus qu'un bonheur partagé.

Mon retour en Sologne ne me soulagea guère. J'avais emmagasiné assez d'images pour me tourmenter pendant des mois. Les souvenirs les plus anodins me déchiraient : lorsqu'ils voulaient se passer un oiseau, Diane et Kévin rapprochaient leurs poings gantés dans un geste identique et si bien accordé qu'il alimentait ma jalousie aussi sûrement qu'une étreinte. Les lettres que j'échangeais avec elle me torturaient toujours davantage. Pourquoi n'ai-je pas tranché dans le vif, pour m'amputer de cet amour qui me gangrenait le cœur ? Je pourrais alléguer que j'espérais encore, si je ne persistais aujourd'hui à entretenir cette plaie rongeuse après la disparition de tout espoir.

Ce fut au printemps suivant que je tombai dans le dernier piège. Je reçus une nouvelle inouïe, et je restai plusieurs minutes la lettre de Diane à la main sans oser croire à mon bonheur. Kévin allait partir en Afrique ; il avait accepté une mission scientifique qui l'éloignerait de sa sœur pendant deux ans, peut-être plus. J'ai dit que Diane se livrait peu, mais je savais lire entre les lignes. Cette séparation ne l'affectait pas beaucoup. Ainsi leur entente s'était usée, et je retrouvais mes chances. J'allai jusqu'à me persuader que sa lettre était un appel. Il me paraissait normal qu'elle me revînt. Après tout, je restais son mari, et un mari amoureux. J'étais sûr d'avoir gardé son affection et son estime, et dans un premier temps j'étais prêt à me contenter de peu. Plus tard, à force de soins et de patience, j'obtiendrais peut-être davantage. Avec une griserie croissante, je dénombrerais mes atouts, et chaque fois je me sentais plus sûr de la victoire.

Je m'aperçus que j'arpenais mon bureau d'un pas fiévreux et que des cris de joie sortaient de ma poitrine. Kévin éliminé, je retrouvais enfin mon bien le plus précieux, dont me frustrait sa seule existence. Je comprenais que je n'avais jamais cessé de souhaiter sa mort.

Quand je revins à la maison forte, j'étais sûr de reconquérir Diane. Je montai au Nid des Aigles à l'heure du premier spectacle. Elle avait lâché un faucon pèlerin, mais comme j'admirais le piqué de l'oiseau, je fus frappé de stupeur en voyant approcher Kévin qui revenait des volières. Il portait au poing l'autour blanc et le confia à sa sœur en se penchant légèrement sur elle. Un instant leurs boucles se mêlèrent. Quand je fus remis de ma surprise, mon trouble n'en persista pas moins. J'avais beau me persuader qu'un retard de quelques jours ne comptait guère et qu'il partirait dans la semaine, je n'étais pas préparé à le revoir, ni surtout à assister une fois de plus au ballet harmonieux qui combinait leurs gestes. A les voir, leur connivence paraissait toujours aussi parfaite. Plus le spectacle se prolongeait, plus je retrouvais mon obsession jalouse, jointe à une appréhension que je ne m'expliquais pas.

Après le vol de l'aigle brun les touristes se dispersèrent. Diane m'embrassa rapidement, puis, un bras noué à la taille de son frère :

« Je crois que tu ne connais pas Guillaume » dit-elle avec un sourire éclatant.

J'ignore ce que trahit mon visage, mais une nausée subite me saisit et je fus trempé d'une sueur de glace lorsque je compris la vanité de mes espoirs. Diane s'aperçut plus ou moins de mon malaise. Elle en éprouva quelque remords.

« Il faut m'excuser, m'expliqua-t-elle. J'aurais dû te dire depuis longtemps que mes deux frères étaient jumeaux. Guillaume va remplacer Kévin à la maison forte. Ça aussi, j'aurais dû te l'écrire. Tu les a sûrement pris l'un pour l'autre ? Pardonne-moi, je n'ai pas résisté au plaisir de te surprendre. Veux-tu un petit verre d'alcool ? »

Depuis Guillaume et Kévin se sont relayés plusieurs fois près de leur sœur. Relayés sur tous les plans. Non, cette histoire n'est pas une tragédie : le jaloux n'assassinera pas son rival ;

à quoi bon, puisqu'il serait remplacé par un rival identique ? Il sait même qu'un jour, les deux frères viendront s'installer ensemble à la maison forte pour reconstituer un trio innocent et monstrueux qui s'enracine dans les liens du sang et de l'enfance. Parfois, il en vient à douter que ces liens n'aient rien d'impur. Qu'importe, puisqu'ils suffisent à l'évincer ? Que lui reste-t-il, sinon contempler le vol des aigles ? La contempler, elle, la taille souple et l'oiseau dressé sur le poing, à jamais inaccessible dans la poussière du soleil ?